XI

La Cruz devenue prison. — Encore la famine. — Ce qui était arrivé au général Marquez. — Les déserteurs de l'armée française viennent nous visiter. — Accident et petit massacre. — Le capitaine Ruiz. — On nous transfère au couvent de las Teresas. — L'Empereur nous suit. — Le général Mendez est pris par les républicains. — Mes adieux au général Mendez. — Exécution du général Mendez. — Le général Arellano échappe aux républicains. — On statue sur notre sort.

On nous fit entrer dans la nef principale de l'église attenante au couvent de la Cruz, où se trouvaient déjà bon nombre de nos camarades que nous revîmes avec bonheur.

L'aspect de cette grande réunion d'officiers, enfermés dans une église dégradée et dépouillée de ses anciens ornements, était navrant.

A chaque instant arrivaient de nouveaux compagnons de captivité. On se serrait la main avec effusion.

Mais la faim se fit sentir de nouveau. Aucune distribution n'eut lieu. Ceux de nous qui avaient

conservé quelqu'argent purent seuls se donner la satisfaction de manger. Il y en avait qui tombaient d'inanition.

La discipline, cette puissance formidable qui multiplie à l'infini les moyens de la force, avait disparu pour faire place à la faiblesse individuelle, à l'égoïsme personnel et à une vile crainte : devant la familiarité, suite d'un désartre eommun, le prestige des grades tombait.

Le désir d'apaiser la faim et l'espérance d'une prompte mise en liberté devenaient les seuls objets de nos préoccupations. Les officiers supérieurs se regardaient comme condamnés ; mais les subalternes comptaient sur leur peu d'importance pour avoir la vie sauve. Quelques fanatiques projetaient une réaction terrible ou la guerre des montagnes. On cherchait un supplice nouveau pour l'appliquer à Lopez, et l'on n'en trouvait point d'assez cruel.

Nous passâmes ainsi trois jours d'angoisses, de faim et de souffrances.

Une seule chose me consolait : le général Mendez n'était pas tombé au pouvoir des républicains. Ceux-ci le cherchaient avec acharnement dans toute la ville. J'espérais qu'il leur échapperait, et qu'un jour où l'autre je pourrais le rejoindre. Ils ne découvraient pas non plus le général Arellano.

Beaucoup d'officiers républicains, attirés plutôt par la curiosité que par l'intérêt, vinrent nous visiter, ainsi que la plupart des déserteurs de l'armée française, admis avec empressement au service de la République.

Ils nous apprirent la véritable cause du retard incompréhensible de Marquez.

Celui-ci, après son départ de Queretaro, dans la nuit du 22 au 23, s'était dirigé à marches forcées sur Mexico, suivi par une partie de la cavalerie des assiégeants, commandée par Guadarama. Arrivé à Mexico, Marquez avait commis des fautes, sur le caractère desquelles je ne me prononcerai pas ici ; et au lieu de revenir à Queretaro avec des renforts, il s'était mis en marche sur Puebla, pour en dégager la garnison, assiégée par les républicains de l'Orient et du Sud, commandés par Porfirio Diaz (1).

Au dire de tous ceux qui accompagnèrent le général Marquez dans cette expédition, ce dernier fut bien coupable ou bien malheureux. En somme, il fut complètement mis en déroute à San Lorenzo par Porfirio Diaz, auquel s'était joint Guadarama,

(1) Voir, à ce propos, les appréciations de la conduite du général Marquez dans : *Les dernières heures d'un Empire*, par le général R. de Arellano. — Lacroix et Cᵉ, éditeurs.

et il abandonna ses troupes pour rentrer à la hâte dans Mexico.

Avec la garnison de Mexico, celles des villes voisines, les débris de la division mise en déroute à San-Lorenzo et sauvés par le colonel des hussards austro-mexicains, Khevenhuller et le colonel de nos vaillants cavaliers *fronterizos*, Quiroga, il s'enferma dans la capitale où il se trouvait assiégé au moment de la chute de Queretaro. La reddition de Mexico n'était plus qu'une affaire de temps.

Il n'y avait donc plus rien à espérer de ce côté.

Les déserteurs européens, dont j'ai parlé plus haut, cherchèrent à se faire bien venir parmi nous, en nous offrant leurs services. Quelques-uns se montrèrent même impudents. Tous nous regardaient comme morts, et nous causèrent de belles transes en racontant avec emphase les détails de l'exécution des cent huit Français de la gendarmerie de Guadalajara, faits prisonniers à San-Jacinto, et en nous offrant généreusement de faire parvenir nos derniers adieux à nos familles.

Les généraux, ainsi que l'Empereur, étaient étroitement gardés.

Le 16, on sépara les officiers inférieurs d'avec les officiers supérieurs. Ceux-ci restèrent dans la première nef et nous passâmes dans la seconde.

Le même jour, un événement qui aurait pu avoir des conséquences horribles, survint au milieu de nous. La nef où nous étions entassés avait servi, quelques heures avant notre installation, de lieu de dépôt des munitions prises à nos troupes, et le sol était encore couvert de poudre et de cartouches hors de service.

Il arriva que, vers le soir, au moment où les officiers de la garde républicaine faisaient l'appel et nous comptaient, un fumeur laissa tomber un bout de cigarette sur une traînée de poudre. Celle-ci s'enflamma et communiqua le feu à des cartouches. L'église s'illumina un instant. Sur le moment, la garde, ne comprenant pas plus que nous la véritable cause de ce qui arrivait, crut à un soulèvement, et fit feu sur la masse des prisonniers; il y eut alors un tumulte horrible. Nous crûmes qu'on allait nous massacrer à huis-clos, et dans l'obscurité.

La garde avait déjà placé un obusier de montagne chargé à mitraille sous le portail en face de nous, et allait tirer, lorsque, par bonheur, un général républicain, qui mettait pied à terre devant la Cruz juste à ce moment-là, accourut aux premières détonations, fit cesser le feu et nous parla avec une certaine bonté. On s'expliqua. La

méprise fut reconnue. Malheureusement il y avait déjà des morts et des blessés. Entre les premiers, on comptait le commandant de la garde, tué dans la confusion de cette scène par ses propres soldats, et parmi les seconds était un jeune capitaine des dragons de l'Impératrice, nommé Don José Marià Pio Ruiz, décoré de la Légion d'honneur. Nous le couchâmes contre un mur sans plus nous occuper de lui. Toute la nuit il poussa de sourdes plaintes qui, malgré mon endurcissement, me faisaient mal à entendre. Il demandait de l'eau sans cesse, mais on n'en avait point à lui donner. Le lendemain matin, je vis qu'il avait un genou brisé. On l'emporta à l'hôpital avec les autres pour l'amputer, mais il ne put supporter l'opération et mourut.

Le 17 mai, on nous transféra avec l'Empereur au couvent de *las Teresas*, dont les religieuses venaient d'être chassées.

Notre position s'améliora un peu. Le couvent de *las Teresas* (des sœurs de sainte Thérèse) est vaste, élégant, et contient de nombreuses cellules entretenues alors avec propreté. Au bout de quelques jours, on commença à faire des distributions d'aliments. Il était temps. Sans la bonne et charitable population de Queretaro, nous serions morts de faim.

Le 19, je reçus le coup le plus douloureux. Le général Ramon Mendez, recherché avec acharnement, fut enfin découvert dans une maison du centre de la place, où il avait accepté un refuge, lorsque, surpris comme tous, il se vit dans l'impossibilité de rejoindre l'Empereur.

Il fut amené au couvent de *las Teresas* dans la nuit du 18 au 19. Je le revis pour la dernière fois vers huit heures du matin.

En me voyant, il me sourit, me tendit les bras et me fit l'honneur d'une amicale étreinte. J'avais été son interprète militaire et son secrétaire intime. Je professais pour lui le dévouement le plus absolu. Certain d'être fusillé immédiatement, il recommanda sa famille à son meilleur ami, le colonel don Juan Berna. Quelques minutes après on vint le chercher pour le mener fusiller à l'Alameda. Il montra une admirable fermeté, alluma une cigarette et alla serrer la main aux autres généraux. Le général Mejia lui dit avec des larmes dans les yeux :

— Mendez, je suis certain d'avance que vous serez encore aujourd'hui devant ces gens-là ce que vous avez toujours été devant eux.

— Soyez tranquille, don Tomas, répondit le général Mendez.

Il voulut aussi voir l'Empereur : celui-ci ému, lui dit :

— Mendez, vous n'êtes que l'avant-garde ; nous irons promptement vous rejoindre.

Les républicains le menèrent dans une église voisine, où on lui donna deux heures pour se confesser, communier et revoir sa famille une dernière fois.

Les deux heures accordées expirèrent bien vite. Sa femme, sa sœur et son fils, âgé de dix ans, sanglotaient et le tenaient enlacé dans leurs bras. Les prêtres et les républicains ne pouvaient retenir leurs larmes. Enfin, un officier républicain fit un signe que le général seul aperçut et qui voulait dire : il faut partir.

Craignant sans doute de faiblir si cette scène navrante se prolongeait, et s'il lui fallait dire un adieu suprême aux êtres qu'il aimait le plus au monde, le général leur fit croire qu'il avait quelque chose de très-important à communiquer à quelqu'un, et qu'il devait s'éloigner d'eux un instant pour revenir de suite. Il les laissa dans cette espérance et ne revint plus.

Il ne voulut point souffrir qu'on lui bandât les yeux. On le mena à l'Alameda, entre des haies de troupes. La population était accourue sur son

passage et le regardait avec respect. Il saluait, en souriant, tous ceux qu'il reconnaissait.

Sa mort, que je raconterai autre part, fut héroïque et sublime.

Ce vaillant soldat, au cœur de bronze, modèle de loyauté et d'honneur, fut fusillé par derrière comme *traître!*

Dans la maison devant laquelle il tomba, et qui était pleine d'officiers républicains regardant l'exécution du balcon et des fenêtres, s'était caché le général Arellano, qui y attendait impatiemment le moment opportun de s'échapper de la place, et concevait l'incroyable projet, qu'il exécuta avec son audace habituelle de passer entre les républicains, déguisé en *mozo* (domestique) d'écurie, et de s'introduire dans la capitale pour concourir à sa défense, en traversant ainsi les lignes de Porfirio Diaz, qui l'assiégeait.

Ici commence pour moi une captivité de six mois, qui me parut bien longue et fut parfois bien douloureuse.

Vers la fin de mai, on nous sépara de l'Empereur, qu'on enferma plus étroitement encore avec Miramon et Mejia au couvent des *Capuchinas*, et ensuite des officiers supérieurs.

Le gouvernement de Juarez, reculant devant

l'impossibilité de fusiller tant de monde à la fois, et craignant de donner un prétexte d'intervention au gouvernement de Washington, dont l'attitude était menaçante, statua définitivement sur notre sort.

Les lieutenants et sous-lieutenants d'origine mexicaine furent mis en liberté sous la surveillance des nouvelles autorités. Ceux d'origine étrangère restèrent en prison.

Les officiers supérieurs envoyés à Morelia furent les plus malheureux. Logés dans la prison publique, avec les forçats et les criminels, ils furent abreuvés de mauvais traitements, tandis que Lopez et son complice Yablouski étaient retournés librement chez eux avec de l'or, mais chargés aussi du mépris universel et de nos malédictions.

Les capitaines mexicains et les subalternes étrangers furent divisés en trois convois et dirigés sur Guanajuato, Zacatecas et le Potose.

Le hasard me plaça dans le dernier.

Les sous-officiers perdirent leurs galons et, comme nos soldats, furent fondus malgré eux dans l'armée républicaine. Inutile de dire qu'avec le temps et l'occasion presque tous désertèrent.

L'Empereur, Miramon, Méjia restèrent à Queretaro pour être... *jugés!*